

LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADATH



**L'ESPRIT
DES CAVERNES**

Jacques Gossart

Octobre 2013

L'esprit des cavernes



Jacques Gossart

« Lorsqu'on regarde ces tracés, on peut comprendre comment ces formes ont été créées et ainsi approcher les processus de la pensée préhistorique. »
(Alain Gibeault, psychanalyste¹)

« Prêter un mobile religieux au fait d'enterrer un cadavre revient à attribuer une science de l'hygiène à un chat qui enterre ses excréments. »
(Bernard Heuvelmans, anthropologue²)

Dans le sein de la Terre

Que peut-on raisonnablement espérer connaître des religions du paléolithique ? C'est la question que l'on peut légitimement se poser, au vu des éléments disponibles, soit pour l'essentiel une production artistique dont on s'interroge toujours sur la signification, et des sépultures dont le contenu suggère l'existence de rites funéraires. À ces deux types de données « directes », on peut encore ajouter des éléments indirects, issus de l'observation de populations primitives actuelles, censées être comparables dans leur comportement aux cultures du paléolithique. C'est évidemment fort peu mais, même si les théories actuelles sont critiquables – et critiquées – sur plus d'un point, il faut constater que nos connaissances sur la spiritualité de nos lointains ancêtres ont progressé depuis l'époque où les savants limitaient leur interprétation de la religion paléolithique à un prudent strict minimum, tel Marcelin Boule qui écrivait, à propos de la représentation d'un homme coiffé d'une tête d'animal, qu'il se masquait ainsi « pour se livrer à des danses ou à certaines cérémonies ». (Boule, 1921)

1. Gibeault A., « Jeu et art dans la préhistoire », *Revue française de psychanalyse*, t. LXVIII, 1, 2004.

2. Heuvelmans B., Porchnev B., *L'homme de Néanderthal est toujours vivant*, Paris, Plon, 1974.

Les plus anciens témoignages de pratiques liées au surnaturel concernent des rites funéraires. Ce serait donc dans le cadre de la mort que l'homme aurait acquis la conscience d'un « ailleurs » et qu'il aurait mis au point des techniques de communication avec cet au-delà. Une des premières tentatives connues à ce jour, que l'on peut considérer comme une forme de rite primitif, apparaît très tôt dans l'histoire de l'humanité, au paléolithique inférieur. Il s'agit d'un dépôt funéraire situé à Atapuerca (nord de l'Espagne), dont l'âge est estimé entre 300 000 et 420 000 ans. Il est attribué à l'homme d'Heidelberg, probable ancêtre commun à l'homme de Néandertal et à l'homme moderne. Il regroupe une trentaine de squelettes et un unique outil – un biface en quartzite –, peut-être placé là à titre votif.

Plus tard, soit à partir de -100 000 environ, l'organisation rituelle des inhumations va évoluer en se complexifiant : creusement de fosses dans un sol parfois très dur, offrandes d'ossements d'animaux, disposition symbolique du cadavre, en position fœtale et orienté, etc. Ces pratiques sont d'abord l'œuvre de Néandertaliens et de leurs contemporains, les premiers hommes modernes (qualifiés également de « proto-Cro-Magnons »). Elles impliquent clairement une croyance en une vie après la mort, le but étant sans doute de faciliter le voyage du défunt dans l'au-delà, mais aussi de prévenir son retour – jugé néfaste – dans le monde des vivants. Un des sites les plus importants pour ce qui concerne l'inhumation rituelle à l'époque des proto-Cro-Magnons est la grotte de Qafzeh, en Israël.



Figure 1. Sépulture de la grotte de Qafzeh (ca 100 000 BP, Israël), contenant les corps d'une femme et d'un enfant, inhumés ensemble (photo x).

La disposition intentionnelle des dépôts funéraires a été mise en doute par certains archéologues – dont le préhistorien André Leroi-Gourhan – pour lesquels il ne s'agirait que de dépôts accidentels et d'origine naturelle, mouvements géologiques ou déplacements par des animaux. Ces objections ont été largement réfutées depuis lors par de nombreuses études statistiques, dont une des dernières en date conclut à la réalité du caractère symbolique dans l'agencement d'une tombe néandertalienne. (Caron *et al.*, 2011)

Au paléolithique supérieur, cette croyance en une vie *post-mortem* va s'affirmer et se préciser, avec l'adoption de deux pratiques caractéristiques. D'abord, le cadavre est saupoudré d'ocre rouge – dont l'utilisation était déjà connue mais moins courante –, ce que certains

interprètent comme une tentative de fournir au défunt un substitut de sang, élément fondamental de la vie. D'autres par contre insistent plutôt sur l'utilisation de l'ocre dans la conservation des chairs. (En ce sens, il pourrait s'agir des toutes premières tentatives de ce qui deviendra la momification.) Ensuite, le mort est pourvu d'un mobilier funéraire plus conséquent et varié.

À ce stade, deux constatations nous semblent importantes car directement liées à l'évolution spirituelle de l'homme préhistorique. Premièrement, l'emploi de l'ocre rouge va au-delà du rituel d'inhumation, puisqu'il était – et est parfois encore – utilisé également comme peinture corporelle rituelle. Deuxièmement, les dépôts funéraires sont constitués, non seulement d'ossements d'animaux, mais également de parures, ainsi que d'armes et d'outils, dont le caractère purement rituel est attesté par l'absence de toute trace d'utilisation. Au départ de ces faits, on peut conclure qu'il ne semble pas y avoir vraiment de rupture entre monde terrestre et au-delà : ce qui se faisait dans l'un se faisait dans l'autre ; ce qui était bon pour l'un était bon pour l'autre. On voit du même coup qu'apparemment, les hommes du paléolithique se faisaient une idée assez précise des conditions d'existence dans l'après-vie, puisque le défunt était censé y renaître et y poursuivre les activités qu'il avait pratiquées durant sa vie terrestre ; une croyance qui a traversé les millénaires et les civilisations, et qui est toujours partagée par une grande partie de l'humanité contemporaine...

De la tombe à la grotte

Sans doute initialement limitée aux rites funéraires, la spiritualité va s'étendre progressivement au domaine des vivants. Une première et timide tentative semble avoir eu lieu dès le paléolithique inférieur, vers 500 000 avant notre ère. (Lenoir, 2008) Elle aurait consisté à concentrer, en un endroit, le « sacré » présent de manière diffuse dans la nature. Pour ce faire, les Paléolithiques auraient construit des sortes d'accumulateurs faits de pierres entassées ou surmontant des tumulus. (On peut toujours imaginer que, par exemple, la cathédrale de Chartres a été construite à l'endroit où elle s'élève parce qu'un jour immensément lointain, un *Homo erectus* a disposé quelques cailloux sur le lieu même que choisiront les compagnons bâtisseurs. Rêverie bien sûr. Et pourtant, la région est riche en vestiges préhistoriques, dont des mégalithes ; alors pourquoi pas ?) En focalisant le sacré dans ces premiers sanctuaires à ciel ouvert, l'Homme aurait tenté de le posséder et donc, de le maîtriser.

Mais pourquoi utiliser des pierres ? La première réponse qui vient à l'esprit est que ce matériau – qui se trouvait assez facilement et résistait bien aux aléas du temps – était connu et utilisé de longue date. *Homo erectus* en faisait des bifaces, armes et outils ; des instruments dotés de puissance puisqu'ils conféraient à son propriétaire une certaine maîtrise de la nature. L'aspect visuel a dû également avoir son importance : on a de nombreuses preuves que l'homme du paléolithique inférieur était sensible à la beauté des objets, notamment ces bifaces qui n'étaient pas façonnés uniquement selon des critères utilitaires, mais aussi esthétiques. La dernière raison a trait au rapport très particulier que l'Homme a entretenu avec la pierre, tout au long de son développement. Nous y reviendrons dans le chapitre consacré aux chamans de la préhistoire.

Sautons par-dessus les millénaires : nous voici à présent au paléolithique supérieur, vers 35 000 avant notre ère. *Homo*, devenu *sapiens* – du moins à ce qu'il paraît –, va franchir une étape décisive, en aménageant les premiers espaces sacrés permanents : les cavernes et les abris sous roche, inventant l'art pariétal. À une époque où l'art de la construction se limite à des huttes et des tentes, la cavité naturelle est le seul lieu clos disponible. Et puis, les hommes ont une très longue expérience de ces espaces offerts par la terre : leurs ancêtres

directs et indirects, depuis l'Homme de Pékin jusqu'à l'Homme de Néandertal, ont fréquemment vécu dans des grottes et dans des abris sous roche, lorsque la nature du terrain leur en offrait la possibilité. De même, grottes et abris ont régulièrement accueilli des sépultures.

L'art pariétal est présent à toutes les époques, non seulement en Europe où on dénombre environ trois cent cinquante sites, mais aussi aux quatre coins de la planète, et jusqu'en Australie (région de Kimberley), avec des peintures qui pourraient remonter à -40 000 selon les premières estimations. (Morwood *et al.*) Mais cet art est surtout connu du grand public par les grottes préhistoriques de la région dite « franco-cantabrique », à savoir le Sud-Ouest de la France, les Pyrénées et le Nord de l'Espagne. C'est donc essentiellement à partir des œuvres recensées dans ces régions que nous allons travailler, tout en ne perdant jamais de vue leur caractère universel.



Figure2. Une des nombreuses peintures pariétales australiennes de la région de Kimberley (Australie), datées entre le XXV^e et le XIX^e millénaires avant notre ère (Bradshaw Art/TimJN1).

Durant tout le paléolithique supérieur (soit, grosso modo, de 35 000 à 10 000 avant notre ère), les artistes préhistoriques vont décorer cavernes et abris sous roche³ de gravures et de peintures, ces dernières étant réalisées presque exclusivement en rouge et noir. Cette forme particulière d'art est avant tout animalière, les sujets les plus fréquemment représentés étant de grands herbivores : bisons, aurochs, rennes, bouquetins, mammouths, et surtout chevaux. Bien sûr, on note des variations dans le choix des thèmes, selon les lieux et les époques mais, globalement, l'art pariétal paléolithique est remarquablement homogène. À noter encore que les animaux ne sont pas toujours représentés entièrement, mais parfois figurés par leur avant-train ou même leur tête seule.

3. Alors que la caverne est un lieu protégé, préservé de la lumière et peu fréquenté, l'abri sous roche est nettement plus exposé, notamment parce qu'il est habité. À notre connaissance, il n'existe pour l'instant aucune théorie convaincante sur d'éventuelles différences de sens entre les œuvres des cavernes et celles des abris.

À l'opposé de ce bestiaire foisonnant, les figurations humaines – hommes et femmes – sont rares. Souvent incomplètes, ébauchées, caricaturales, parfois mi-humaines mi-animales, elles expriment une autre facette de la technique des artistes. Bien plus nombreuses par contre sont les représentations de segments corporels : têtes, vulves et phallus, et surtout des mains, positives ou négatives, auxquelles il manque fréquemment un ou plusieurs doigts. S'agit-il de véritables amputations, ou les doigts ont-ils simplement été repliés ? La question fait toujours débat.

Enfin, un tout autre type de production intrigue les préhistoriens depuis longtemps : très souvent associés à des animaux, il s'agit de signes géométriques en assez grandes quantités. On recense ainsi des points et des bâtonnets, des claviformes (des signes renflés à une extrémité, en forme de massue), de même que des marques informes : des taches, des lignes et autres gribouillis. Ces « parasites » – expression consacrée pour les qualifier – sont certainement chargés de signification car, comme le soulignent les préhistoriens Jean Clottes et David Lewis-Williams, ils sont « trop constants pour ne pas répondre à des intentions précises ».

Une question, des réponses

La signification de l'art rupestre paléolithique a toujours été au centre des préoccupations des chercheurs, les tentatives d'explication variant au fil du temps et en fonction de l'évolution des connaissances. Classiquement, on distingue cinq grandes théories. Compte tenu de l'objet de cet article, nous nous contenterons de citer les quatre premières pour nous concentrer sur la dernière, renvoyant le lecteur intéressé à la bibliographie.

- *L'art pour l'art*, qui postule que les artistes préhistoriques n'avaient d'autre motivation que de meubler leurs loisirs supposés. Cette théorie est historiquement la plus ancienne puisqu'elle remonte aux tout débuts du XX^e siècle. C'est l'époque des grands pionniers tels Édouard Piette (1827 ~ 1906) et Émile Cartailhac (1845 ~ 1921). Mais il faut dire qu'à l'époque, reconnaître aux « sauvages » préhistoriques des aspirations artistiques constituait déjà une belle avancée dans la connaissance du paléolithique supérieur. Marcellin Boule parle même à ce propos de « sentiment artistique profond, dénotant un esprit contemplatif ».

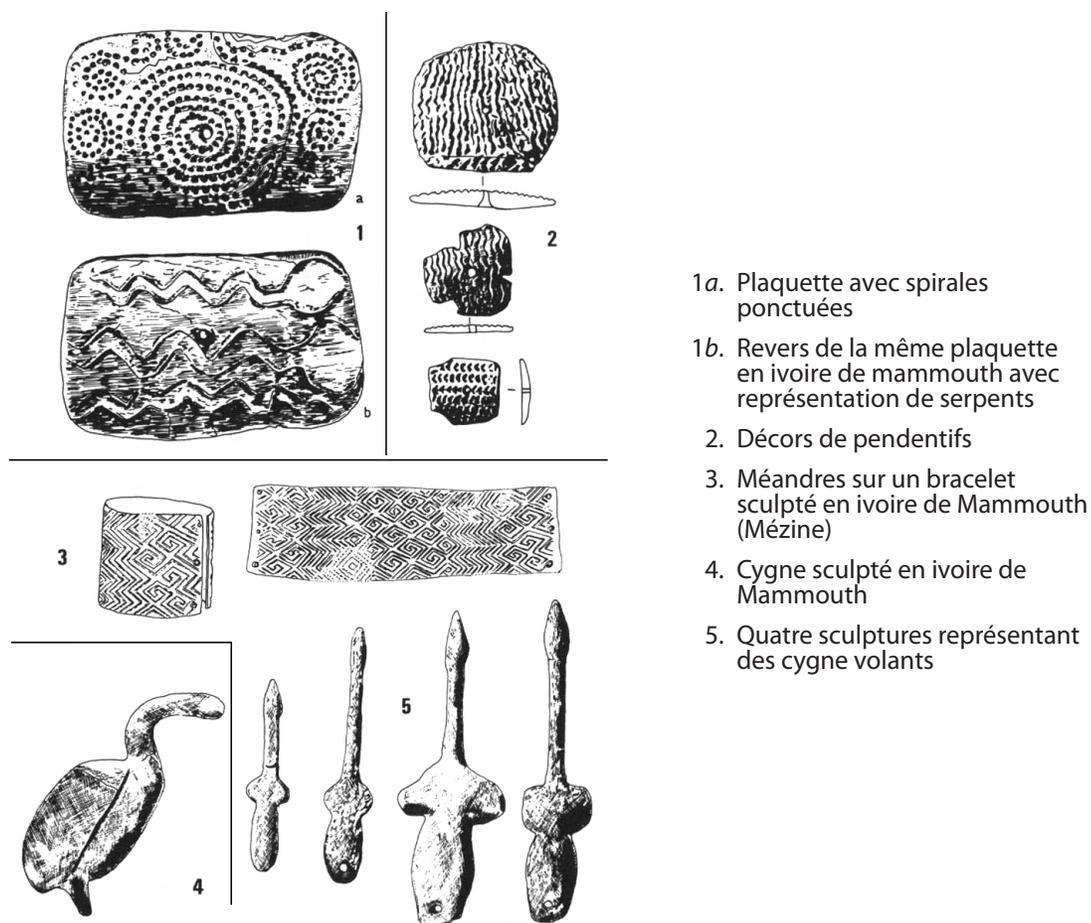
- *Le totémisme*, qui suppose un lien privilégié entre un groupe humain et un animal ou une plante. Quoiqu'elle n'ait guère connu de succès, cette théorie fut défendue par quelques grands noms, tel Salomon Reinach (1858 ~ 1932), le directeur du Musée des antiquités nationales en France.

- *La magie*, qui permet d'identifier l'image et son sujet, et donc de contrôler ce dernier. On voit immédiatement l'intérêt, pour les chasseurs du paléolithique, de maîtriser une technique qui leur assurait un énorme avantage par rapport aux animaux qu'ils chassaient, et dont ils devenaient ainsi les maîtres. Cette théorie, encore régulièrement avancée aujourd'hui, fut défendue entre autres par le comte Henri Begouën (1863 ~ 1956) et l'incontournable abbé Henri Breuil (1877 ~ 1961).

- *L'art structuré*, selon lequel tous les éléments d'un site donné sont actifs et interdépendants. Ici, il ne s'agit plus d'étudier seulement les fresques et gravures, mais également leurs positions relatives, leur orientation, leur emplacement dans la grotte, les caractéristiques de la paroi support, etc. Chaque partie de la caverne a un rôle spécifique, depuis la première salle, vierge de toute décoration et qui fait office d'antichambre, jusqu'au sanctuaire principal large-

ment décoré, que l'on n'atteint qu'au terme d'une progression souvent difficile dans d'étroits boyaux. Cette théorie, toujours en vigueur actuellement, a été développée notamment par André Leroi-Gourhan (1911 ~ 1986) et Annette Laming-Emperaire (1917 ~ 1977). Globalement (car il existe des différences selon les chapelles), l'art pariétal est considéré comme la représentation du monde vivant, depuis son organisation sociale jusqu'à sa dimension surnaturelle.

• *Le chamanisme*, que l'on considère aujourd'hui comme la forme religieuse la plus ancienne au monde, universelle de surcroît. Cette théorie, qui s'inscrit dans la continuité de celle de l'art structuré, a été défendue entre autres par Mircea Eliade, Noel W. Smith, Andreas Lommel et, plus récemment, par Jean Clottes et David Lewis-Williams. Selon nombre de spécialistes, le chamanisme remonterait à la préhistoire, et coïnciderait pratiquement avec l'apparition de l'homme moderne. L'anthropologue Louis Cruchet cite à ce propos les fouilles effectuées à Mal'ta, qui « prouvent que les chamanes du Paléolithique supérieur de la Sibérie ont très tôt développé, dans la vallée d'Angara, un art de la parure où dominent serpent, sinusoïde ou cercle concentrique et oiseau en plein vol (cygnes), comme en témoignent les objets sculptés dans de l'ivoire de mammoth [...]. » (Cruchet, 2011-2013) Il était donc logique d'associer les chamans à un art des cavernes dont le rapport avec le sacré est plus que probable et, tout en étant conscient que ce qui touche au domaine spirituel en ces temps reculés reste du domaine de l'hypothèse, c'est avec les yeux du chaman que nous allons visiter ces hauts-lieux de la préhistoire.



- 1a. Plaquette avec spirales ponctuées
- 1b. Revers de la même plaquette en ivoire de mammoth avec représentation de serpents
2. Décors de pendentifs
3. Méandres sur un bracelet sculpté en ivoire de Mammouth (Mézine)
4. Cygne sculpté en ivoire de Mammouth
5. Quatre sculptures représentant des cygne volants

Figure 3. Objets de parure de Mal'ta (Sibérie) et Mézine (d'après D.J. Jelinek).

L'univers des chamans

Le terme « chaman » (on rencontre aussi « chamane », « shaman » et « saman ») est un mot d'origine toungouse (famille des langues altaïques) en usage en Sibérie. Il y qualifie « celui qui possède la connaissance ». Intermédiaire entre l'homme et les esprits (esprits qu'il ne faut pas confondre avec les dieux, lesquels correspondent à une phase ultérieure de l'évolution religieuse), le chaman est à la fois sage, conseiller, guérisseur. Il peut avoir une action sur le climat, prédire l'avenir et contrôler des animaux. Contrairement au prêtre et au sorcier, le chaman maîtrise les esprits avec lesquels il est en contact. Bien entendu, au sein de la société dans laquelle il évolue, le chaman occupe une place privilégiée ; place qu'il occupait sans doute déjà au sein de la tribu paléolithique.

Pour en terminer avec les définitions et pour être tout à fait complet, il faudrait parler, non seulement « du chaman », mais aussi « de la chaman ». En effet, et quoique cela ne soit pas vrai dans toutes les cultures et à toutes les époques, la fonction est accessible aux deux sexes. Et en tout cas, pour ce qui concerne le paléolithique, le rôle des femmes est bien avéré, ainsi que nous le verrons dans un instant.

Parlons maintenant des techniques. Le but du chaman est d'accéder à ce que l'on appelle aujourd'hui des « états de conscience modifiée » (expression que nous préférons à celle de « conscience altérée », cette dernière suggérant une fonction dégradée, ce qui n'est évidemment pas le cas). Dans les pratiques chamaniques, ces états s'obtiennent fréquemment par la transe, laquelle peut être amenée grâce à des substances intoxicantes ou par la concentration combinée à l'isolement. Voici, à titre d'exemple et rapportée par ce grand voyageur que fut Marco Polo, une transe assez spectaculaire, que l'on peut supposer chamannique : « Quand [*les habitants de la province de Çardandan, près de la frontière birmane*] sont malades, ils font venir leurs magiciens [...] les malades leur disent les maux qu'ils ont ; et les mages, incontinent, commencent à sonner instruments, et chantent, et dansent, et ballent, tous ensemble, pendant un long temps, jusqu'à ce qu'un de ces magiciens choie à la renverse par terre ou sur le pavé, avec grande écume à la bouche, et semble mort. [...] Alors les autres magiciens [...] commencent à lui parler, et lui demandent quelle maladie a ce malade et pourquoi il l'a. »⁴

Selon Jean Clottes et David Lewis-Williams, les grandes étapes de cette transe sont toujours les mêmes, quelles que soient l'époque et la culture. (Après tout, un être humain reste un être humain, et nous sommes bien plus proches de notre ancêtre Cro-Magnon que nous le pensons.) Le processus comprendrait trois phases successives :

1. Visualisation de formes géométriques : lignes droites, ondulées, cercles, étoiles, etc.
2. Rationalisation de ces formes, en fonction du vécu de la personne. Par exemple, des lignes ondulées peuvent être interprétées comme des serpents si le serpent fait partie de l'univers du sujet.
3. Transformation de l'expérimentateur : ainsi que l'écrivent Clottes et Lewis-Williams, « On atteint le troisième stade par le biais d'un tourbillon ou d'un tunnel [...] au bout duquel il [*le sujet*] voit une vive lumière. »⁵ (Clottes & Lewis-Williams, 2001) À ce stade, le sujet peut se sentir transformé, par exemple – et c'est un cas fréquent – en un animal, qui

4. Marco Polo. *Le devisement du monde. Le livre des merveilles*, texte intégral établi par A.-C. Moule et Paul Pelliot, version française de Louis Hambis, introduction et notes de Stéphane Yerasimos, Paris, La Découverte, 2004.

5. Remarquons que cette expérience est similaire à ce qui est vécu durant les « *near-death experience* » (NDE) ou « morts imminentes ».

deviendra son animal familier. Ce dernier lui transmettra une puissante énergie vitale, ce qui lui permettra d'accomplir ses différentes tâches. Là encore, la nature de l'hallucination dépend dans une certaine mesure du vécu du participant et de ses attentes. Les chamans eux-mêmes pensent que ce troisième stade résulte d'une « perte de l'âme » ; autrement dit, le chaman quitte son corps et vole ou descend sous terre pour aller explorer d'autres lieux.

D'abord intérieure, cette transformation peut être perçue de l'extérieur. Voici, rapporté par l'historienne Renée-Paule Guillot, le témoignage de Duncan Pride, qui vécut dix ans parmi les Esquimaux : « Dans la vie quotidienne du village, le petit chaman était un homme assez timide, de nature très calme. Mais, à mesure que ses esprits familiers s'emparaient de lui, sa personnalité se modifiait totalement... À deux reprises, il se mit à imiter un ours polaire [...]. »

L'Homme et la Pierre

Qu'en est-il maintenant du rapport entre le chamanisme et les cavernes ? Pourquoi les chamans firent-ils de ces lieux le centre de leurs pratiques ? Il y a plusieurs raisons. D'abord, nous l'avons vu, ce séjour dans des grottes et des abris sous roche est privilégié depuis des millénaires, et c'est donc tout naturellement que l'homme cherche refuge sous terre, au sein de la terre-mère. Cependant, le choix de se risquer dans les entrailles de la terre n'est pas seulement dicté par des considérations matérielles. Car l'homme du paléolithique supérieur est, depuis longtemps déjà, capable d'appréhender le monde symbolique – et donc artistique. La preuve en est donnée par la découverte récente, dans la grotte de Blombos (Afrique du Sud), de blocs d'ocre rouge ornés de motifs géométriques. Ils sont datés entre -100 000 et -70 000, et sont considérés comme une des formes les plus anciennes de l'expression symbolique. C'est encore à Blombos qu'un véritable atelier a été découvert. Enfouis dans une couche de sédiments datée de -100 000, des coquilles de mollusques recouvertes de pigment rouge suggèrent que les artisans y fabriquaient des matières colorantes destinées peut-être à la peinture corporelle. Et pour ce qui est de la dimension spirituelle des grottes, on constate que, depuis les temps les plus reculés et dans toutes les cultures, la terre a été associée à la mère. Comme l'écrit Mircea Eliade, « La Terre, pour une conscience religieuse "primitive", est une donnée immédiate [...] L'intuition primaire de la terre comme "forme" religieuse peut être réduite à la formule : "Cosmos-réceptacle des forces sacrées diffuses". [...] l'intuition primordiale de la Terre nous la montre comme étant le *fondement* de toutes les manifestations. » (Eliade, 1964)

D'ailleurs, cette dimension sacrée de la grotte ne se limite pas aux seules cultures préhistoriques. Pratiquement toutes les civilisations ont cherché le contact avec le surnaturel dans les profondeurs de la terre. Exemples parmi beaucoup d'autres, dans la Grèce antique, les entrées des Enfers étaient situées dans des grottes ; les prêtres maya se fournissaient en eau rituelle dans les cavernes ; les traditions turques parlent d'une grotte comme matrice du premier homme ; les Thaï considèrent la grotte comme une image du cosmos ; et, faut-il le rappeler, saint Jean eut sa révélation dans la grotte de Patmos. Comme ses lointains descendants, *Homo sapiens* va donc tout naturellement se rendre au sein de la matrice terrestre pour y pratiquer ses activités religieuses. Et c'est là qu'il va développer cet « art des cavernes » qui fait encore notre admiration aujourd'hui.

À ces raisons viennent s'ajouter des considérations plus techniques. Ainsi, ce lieu situé dans les entrailles de la terre permet à l'officiant, à la fois de s'isoler et d'exploiter au mieux

les caractéristiques du sous-sol (eaux vives souterraines, failles géologiques, etc.) qui influent sur les organismes vivants selon les principes de la géobiologie⁶. Ensuite bien sûr, les parois lui offrent un support idéal pour la réalisation des fresques et gravures. Mais il y a plus !

Dans un article publié en 2007, l'historien Doru Todericiu (mieux connu des lecteurs francophones sous le pseudonyme de Pierre Carnac) se proposait de déterminer la ou les causes scientifiques de l'homínisation, c'est-à-dire le passage du cerveau animal au cerveau humain. Rejetant la trop confortable théorie « du hasard et de la nécessité », D. Todericiu faisait intervenir un processus de réaction du cerveau à des flux énergétiques de nature électromagnétique. Cette réactivité serait due à la présence, dans le cerveau humain, de petites quantités de magnétite (Fe_3O_4). Impulsions électromagnétiques donc... mais de quelle origine ? Pour l'auteur, cette source est minérale, à savoir des roches « ferrigènes », comprenant également de la magnétite.

Quoiqu'elle paraisse révolutionnaire, cette hypothèse n'est finalement que le prolongement logique d'une réalité environnementale très actuelle : l'être humain, et particulièrement son cerveau, est sensible aux ondes électromagnétiques présentes dans son quotidien, et générées entre autres par les lignes à haute tension et autres téléphones portables. Il en est de même, poursuit l'auteur, avec les ondes émises par la magnétite contenue dans les roches. La grande différence entre les unes et les autres est d'ordre qualitatif : alors que la nocivité des ondes « industrielles » n'est plus à démontrer, les ondes géomagnétiques ont joué un rôle positif, décisif dans l'évolution de l'homme primitif, en contact intime et de tous les instants avec la pierre. Nos chamans préhistoriques ne pouvaient ignorer cette relation étroite avec les roches. Et même s'ils n'en connaissaient pas le mécanisme exact, ils devaient ressentir les effets bénéfiques de la pierre sur leur organisme. C'est donc dans un véritable bain d'ondes qu'ils se plongeaient lorsqu'ils s'enfonçaient dans les entrailles de la terre.

Voyage dans l'autre monde

L'univers souterrain que constitue la grotte décorée est une réplique du monde du chaman durant sa transe : la grotte elle-même est l'équivalent du tourbillon par lequel il débouche dans la phase trois, et sa paroi est comme un voile tendu entre le monde des humains et celui des esprits. Quant aux différents motifs figurant sur les parois, ce sont ceux qui interviennent dans la vision du chaman durant sa transe, depuis les formes géométriques de la première phase jusqu'aux animaux du stade trois, ou encore ces mystérieuses figurations mi-humaines mi-animales – tel le « sorcier » de la grotte des Trois-Frères (Ariège, France) –, représentations peut-être de la transformation du chaman lors de cette même troisième phase.

Dans la plupart des cas, le support principal de l'activité chamannique sera la peinture ou la gravure, mais cette activité fera également appel à d'autres vecteurs, disposés sur le sol ou dans des anfractuosités : sagaies, fragments osseux, dents d'animaux, outils en silex, statuettes, etc. Quant aux animaux représentés, ils deviennent des réservoirs de cette puissance vitale dont nous parlions il y a un instant, puissance nécessaire au transfert dans l'autre monde. En résumé, la grotte ornée de fresques devient une sorte de sas permettant au

6. Pour un aperçu des notions de base en matière de géobiologie (énergie, ondes et champs de forme, magnétisme terrestre, etc.), voir : Darcheville P., *De la pierre aux étoiles*, Paris, Guy Trédaniel, 1992, chapitre « Le tellurisme dans les cathédrales », ainsi que Dehon R., « Les leys : des trajectoires par-dessus les siècles », *Kadath*, 41, 1981, chapitre « Parlons parallèle ».

chaman d'accéder au monde des esprits. Cette grotte est un lieu dont tous les éléments ont un rôle à jouer, selon les principes de l'art structuré. On a même suggéré que certains pigments, tel l'oxyde de manganèse, avaient pu servir de drogue au chaman afin d'atteindre la transe.

Dans l'hypothèse « chamanique » de l'art des cavernes, le chaman est le spécialiste des questions religieuses et le « sacré » est son domaine. Certains chercheurs en ont conclu que, dès cette époque, l'homme avait établi une distinction entre ce fameux « sacré », chasse gardée des chamans, et le « profane » dans lequel évoluait le commun des mortels. C'est, nous semble-t-il, aller un peu vite en besogne et, pour notre part, nous préférons parler, plutôt que de séparation, de gradation dans le rapport au sacré avec, d'une part, un *vulgum pecus* subissant le monde des esprits et, d'autre part, des chamans communiquant avec les entités de ce monde, dans le but de « procéder à des échanges porteurs de normalisation ici-bas ». (Lenoir, 2008)

L'activité souterraine des chamans ne se limitait pas aux voyages dans le monde spirituel. Ils pratiquaient également des cultes : culte de la fécondité (nous y reviendrons dans un instant), culte de l'ours comme l'atteste par exemple la sépulture donnée à cet animal dans la grotte du Regourdou (Dordogne, France). La préhistorienne Myriam Philibert y voit la preuve d'un « culte des ancêtres sous la forme du totémisme animal ». (Philibert, 1996)

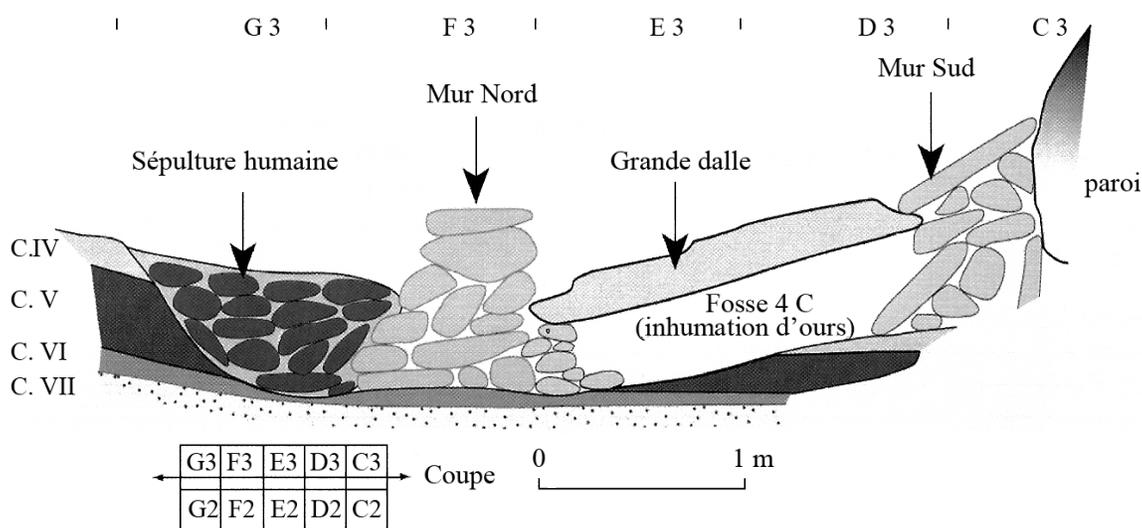


Figure 4. Coupe longitudinale de la fosse à ours de Regourdou (E. Bonifay et al.).

Des pieds et des mains

Parmi les différents motifs relevés sur les parois des grottes, on trouve, nous l'avons vu, des empreintes de mains. Elles peuvent être « positives » ou « négatives ». Dans le premier cas, la main enduite de peinture est appliquée sur la surface à décorer, alors que dans le deuxième, le colorant est projeté (en le soufflant à l'aide d'un chalumeau ou directement de la bouche) autour de la main posée sur la paroi. Cette pratique, qui a longtemps été assimilée à une forme de signature, fait aujourd'hui l'objet d'études poussées, et différentes hypothèses sont actuellement proposées. Dans le cadre de la théorie chamanique, l'action de laisser la marque de sa main

permettrait de pénétrer dans le monde spirituel à l'aide d'une substance chargée de pouvoir, la main disparaissant, au-delà de la paroi, derrière ladite substance. Parmi les autres hypothèses avancées, nous retiendrons particulièrement celle de Jean-Michel Chazine, qui a étudié en profondeur les nombreuses mains négatives présentes dans les cavernes et abris de Bornéo, et dont les peintures sont datées du dixième millénaire avant notre ère. Pour cet ethno-archéologue, il s'agirait de la symbolisation de pratiques thérapeutiques, à savoir l'imposition des mains et la projection par la bouche de substances médicinales sur le corps du malade ; des pratiques bien attestées, particulièrement dans les sociétés chamaniques justement. (Fage & Chazine, 2009)

L'analyse de ces mains nous en apprend beaucoup sur les artistes eux-mêmes. Et d'abord que ce monde n'était pas réservé aux seuls hommes adultes, comme on le croit généralement. C'est ainsi que de nombreuses marques de mains d'enfants – même de bébés – ont été identifiées, ainsi d'ailleurs que des empreintes de pieds et de talons. Par exemple, dans la « Grotte aux cent mammoths » de Rouffignac (Dordogne, France), et comme l'explique Jessica Cooney de l'université de Cambridge, « des cannelures faites par des enfants apparaissent dans chaque chambre à travers ces grottes. Nous avons trouvé des marques faites par des enfants âgés de trois à sept ans – et nous avons pu identifier quatre enfants différents. » (Cooney, 2011) Ces traces indiquent clairement qu'à l'instar de certaines sociétés chamaniques contemporaines, les Paléolithiques associaient les enfants aux pratiques religieuses, peut-être dans le cadre d'initiations ou, plus simplement, d'éducation au monde spirituel.

De même, les femmes sont très présentes, non pas en tant que personnages secondaires, mais comme actrices, pleinement actives dans les pratiques chamaniques. C'est ce qui peut être déduit à l'examen des doigts des empreintes de mains : le rapport de longueur entre l'index et l'annulaire est en effet, pour des raisons sans doute hormonales, différent selon le sexe. Un certain nombre de mesures de cet indice, appelé « indice de Manning », permettent même de supposer que la plupart des mains imprimées appartenaient à des femmes. Pour ne prendre qu'un exemple bien connu, le célèbre cheval pomelé de la grotte du Pech Merle (Lot, France) est entouré de trois mains négatives féminines.



Figure 5. Mains négatives féminines peintes sur la paroi de la grotte du Pech Merle (fac-similé, musée Anthropos Brno, DR).

Peut-on en conclure pour autant que les artistes paléolithiques étaient de sexe féminin, et que les chamans étaient majoritairement des femmes, œuvrant dans une société matriarcale ? L'hypothèse est séduisante et elle a ses défenseurs, mais de nombreux préhistoriens n'y croient guère en l'absence de preuves vraiment convaincantes. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que la femme est omniprésente dans l'univers spirituel préhistorique, ainsi qu'en témoignent les nombreuses représentations féminines, souvent sous forme d'objets mobiliers. La plus ancienne à ce jour a été découverte à Hohle-Fels (Allemagne), et a été datée de -37 000. Mais les plus connues sont évidemment les fameuses « Vénus stéatopyges », statuettes de cinq à vingt-cinq centimètres, représentant des femmes aux formes très généreuses, particulièrement exagérées au niveau du bassin et des seins. Caractéristiques de la culture gravettienne (-28 000 à -20 000), elles sont disséminées sur un vaste territoire, des Pyrénées à l'Oural. Les spécialistes sont divisés sur la manière de les interpréter. Pour certains, les artistes ont voulu célébrer le rôle essentiel de génitrice de la femme. Pour d'autres, il s'agit des premières représentations de la déesse-mère qui triomphera au néolithique. Cette « déesse » serait alors une exception dans un paysage religieux paléolithique dominé par les esprits mais dont les dieux semblent encore absents. Mais, quoi qu'il en soit, l'importance de leur rôle dans la société est indéniable, ainsi que le prouve la découverte de telles statuettes « près des parois d'habitations creusées dans le sol ou dans des niches – ce qui indique qu'elles jouaient un rôle dans la vie de tous les jours. » (Eliade, 1999)

L'almanach des *sapiens*

Revenons sur un aspect particulier de l'art paléolithique : les signes géométriques et, plus précisément, les points. Certains préhistoriens les ont interprétés comme des signes purement symboliques, par exemple « origine et/ou fin de toute vie, donnant le cercle », selon Myriam Philibert. Mais certains de ces groupes de points ont également attiré l'attention de mathématiciens et d'astronomes qui y voient des représentations du ciel nocturne. L'exemple le plus connu, et sans doute le mieux étudié à ce jour, est celui de la célèbre « salle des taureaux » de Lascaux, dont la fresque est interprétée comme une « vue délicatement pondérée par la lune du solstice d'été » selon l'expression du mathématicien et cosmologue Frank Edge. D'après les auteurs de cette théorie astronomique, de tels schémas du ciel nocturne auraient été utilisés pour prédire et identifier le solstice d'été de l'époque. Les chamans du paléolithique supérieur auraient-ils donc été aussi des astronomes ?

À vrai dire, la question ne se pose pas tout à fait en ces termes. Car s'il est vrai que tous les savants – généralement des prêtres – des anciennes civilisations ont porté un regard curieux vers le ciel, ils ne l'ont jamais fait dans le but de pratiquer ce que nous appelons de l'astronomie. Car en réalité, leur domaine d'action était plus large, englobant en un tout indissociable deux notions aujourd'hui bien distinctes : l'astronomie et l'astrologie. Le divorce actuel entre l'astronome qui observe sans souci du devenir humain et l'astrologue qui spéculé sans plus rien observer, n'existait pas à l'époque : quelle que soit la civilisation antique considérée, le mage qui scrutait le ciel ne se bornait pas à noter le fruit de ses observations, il en tirait des enseignements sur le déroulement de la vie de sa communauté. Aussi, pour éviter toute ambiguïté, il est préférable d'utiliser le terme qui recouvre les deux domaines : l'uranologie, science de l'harmonisation des résonances universelles entre les activités d'en haut (mouvements des étoiles, phases de la Lune...) et les événements d'en bas, à commencer par les saisons qui imposent leur rythme et leurs contraintes aux hommes.

À la question reformulée « les chamans du paléolithique supérieur auraient-ils donc été aussi des uranologues ? », on peut à présent répondre sans hésitation par l'affirmative, compte tenu des nombreuses preuves apportées par plusieurs savants, dont Alexander Marshack, chercheur à l'université de Harvard. C'est en étudiant l'origine des calendriers⁷ qu'Alexander Marshack fut amené à travailler, dans les années 1960, sur un curieux objet : un petit os gravé, découvert à Ishango, sur le Nil supérieur, au bord du lac Édouard. « L'os d'Ishango », daté de 6500 avant J.-C., est un manche d'outil en os, long de quelque dix centimètres, couvert d'encoches disposées en trois colonnes. « Au vu de leur disposition tout à fait asymétrique, on peut logiquement penser que ce n'était pas là de la décoration. » (Victoor, 1980) Il s'agissait donc manifestement de notations ; mais comment les interpréter ? Postulant l'intérêt de l'homme préhistorique pour les activités liées au déroulement du temps, comme l'agriculture, Marshack émit l'hypothèse qu'il s'agissait d'un des plus vieux calendriers lunaires. Un des plus vieux, mais pas le plus ancien, comme la suite des travaux de l'Américain devait le montrer. (Pour d'autres interprétations de l'os d'Ishango, voir Huylebrouck, 2013.)

Soucieux d'étayer sa théorie, Alexander Marshack s'intéressa aux objets exposés dans une vitrine du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye (France). Mais pourquoi une seule vitrine ? Parce que, dit-il, « [...] si j'avais raison, il me fallait donner corps à ma thèse à l'aide de l'échantillonnage limité et fortuit d'une seule vitrine. [...] ou bien la notation était commune au Paléolithique supérieur, ou bien elle n'existait pas. » (Marshack, 1972) Son choix se fixa finalement sur une sélection d'objets dont les plus anciens dataient de l'aurignacien (-33 000), et les plus récents du magdalénien, soit une collection particulièrement représentative puisque couvrant une période de 20 000 ans. Et parmi les objets, Marshack repéra rapidement plusieurs pièces couvertes de ces mêmes groupes de marques qui constituaient, là aussi, les éléments de calendriers. Le chercheur américain voyait ainsi son hypothèse validée, ouvrant une nouvelle voie pour les archéoastronomes.

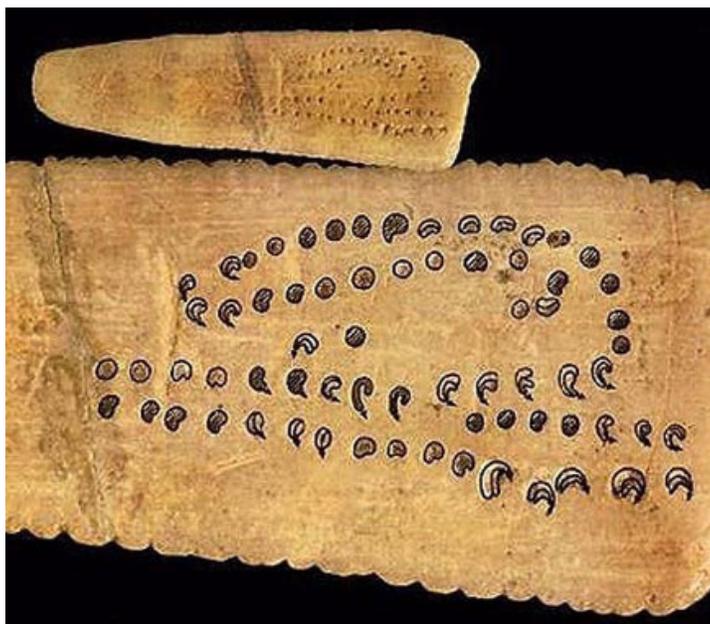


Figure 6. La plaquette en os de l'abri Blanchard (Dordogne, France), datée de l'aurignacien, et relevé des marques de notation lunaire (anonyme/Don's Maps).

7. Les plus anciens calendriers connus sont lunaires : prédynastique égyptien, mésopotamien, indien, chinois, amérindien. Quant au premier calendrier solaire, il apparaît en Égypte, au quatrième millénaire avant notre ère.

Le temps des esprits

Un jour, il y a de cela fort longtemps, un représentant du genre *Homo* prit conscience de la dimension sacrée de son univers. Nous ne saurons jamais ce qui causa cette prise de conscience. Ce fut peut-être la contemplation du ciel nocturne ; ou peut-être l'éclair jaillissant des nuages ; à moins que ce ne soit le dernier regard d'un compagnon mourant. Mais, quoi qu'il en soit, c'est ce jour-là que notre lointain ancêtre franchit la quatrième des grandes étapes civilisatrices de son histoire. Après l'adoption de la bipédie, l'invention des outils et l'acquisition du feu, il découvrit le sacré et devint un *Homo religiosus* ; un état qu'il n'a plus quitté depuis et qui fait partie, pour le dire ainsi, de son patrimoine génétique.

Sans doute cette transformation fut-elle progressive. Apparut d'abord la sensation vague et confuse qu'il existait autre chose, au-delà de ce qui pouvait être vu ou touché. Plus tard, beaucoup plus tard, *Homo religiosus* développa un sentiment de crainte respectueuse devant les manifestations de forces qui le dépassaient. Et encore plus tard, lui vint le désir d'entrer en contact avec ce mystérieux et redoutable ailleurs. Alors se mirent en place les éléments indispensables à cette tentative de communication avec l'au-delà : des rites appropriés, des individus qualifiés pour les conduire, et un endroit adéquat pour les pratiquer. Ces éléments évolueront au fil des millénaires, prenant des formes variées, et d'innombrables générations de chamans, de sorciers et de prêtres pratiqueront danses, sacrifices et incantations. Pour ce faire, et selon les époques, ils s'enfonceront au plus profond des cavernes, officieront à l'intérieur de cercles de pierre ou célébreront leurs cultes dans le secret des temples.

Dans l'introduction de son livre *Bestiaire de l'art sacré*⁸, Patrick Darcheville évoque, à propos des cathédrales, des « vaisseaux de pierre qui vibrent à l'unisson avec les bâtisseurs pour nous relier au divin ». Ce même lien spirituel et énergétique, nous le retrouvons entre le chaman-artiste du paléolithique et sa grotte ornée de fresques ; une grotte-espace-sacré qu'il va agencer minutieusement en vue d'entrer en contact avec ce que nous nommons le surnaturel. Mais le grand ordonnateur-chaman ne va pas se limiter à structurer son ici-bas, il va aussi organiser l'au-delà, en le peuplant d'esprits. Des esprits avec qui il entretiendra une relation privilégiée durant des millénaires, jusqu'à ce que, quittant sa caverne, le chaman devenu prêtre invente les dieux.

8. Darcheville P., *Bestiaire de l'art sacré*, Paris, Édite, 2011.

Bibliographie

- ARNOLD M.-M., « Il y a 10.000 ans : l'Homme d'Ishango », *Kadath*, 56, 1984.
- BOULE M., *Les hommes fossiles*, Paris, Masson et Cie, 1921.
- BREUIL H., « Un dessin de la grotte des Trois frères (Montesquieu-Avantès) Ariège », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 74, 3, 1930.
- BURY J., « Blombos : « Des blocs d'ocre rouge gravés il y a 77.000 ans », *Kadath*, 100, 2004.
- CARON F., D'ERRICO F., DEL MORAL P., SANTOS F., ZILHÃO J., « The Reality of Neandertal Symbolic Behavior at the Grotte du Renne, Arcy-sur-Cure, France », *PLoS ONE* 6(6), 2011.
- CLOTTES J., LEWIS-WILLIAMS D., *Les chamanes de la préhistoire*, Paris, La maison des roches, 2001.
- COONEY J., « Archaeologists find ancient 'cave art' in the Dordogne » (interview), *BBC News*, 29 September, 2011.
- CORBYN Z., « African cave's ancient ochre lab », *Naturenews*, 13 October, www.nature.com, 2011, consulté le 4/8/2013.
- CRUCHET L., « L'arbre cosmique en Polynésie et dans le monde », *Kadath*, 107, 2011-2013.
- EDGE F., « Les aurochs de Lascaux dansant avec la lune d'été », *Kadath*, 90, 1998.
- ELIADE M., *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1964.
- — *Histoire des croyances et des idées religieuses*, Paris, Payot, 1976.
- — entrée « Déesse », in : *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, Encyclopædia Universalis & Albin Michel, 1999.
- FAGE L.-H., CHAZINE J.-M., *Bornéo, la mémoire des grottes*, Lyon, Fage, 2009.
- GUILLOT R.-P., *Le chamanisme ancêtre du druidisme*, Paris, Robert Laffont, 1986.
- HUYLEBROUCK D., « Los d'Ishango, à l'origine des mathématiques », in : Gossart J. & Ferryn P. (sous la direction de), *Le génie technologique des Anciens*, Escalquens, Kadath/Oxus, 2013.
- LAMING-EMPERAIRE A., *La signification de l'art rupestre paléolithique*, Paris, A. & J. Picard & C^{ie}, 1962.
- LAMOTTE C., « Les empreintes de mains se donnent un genre », *cnrs le journal*, 192, 2006, consulté le 4/8/2013.
- LEROI-GOURHAN A., *Préhistoire de l'art occidental*, Paris, Mazenod, 1971.
- — *Les religions de la préhistoire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006.
- LENOIR F., *Petit traité d'histoire des religions*, Paris, Plon, 2008.
- LENOIR F. & TARDAN-MASQUELIER Y.T. (sous la direction de), *Encyclopédie des religions*, Montrouge, Bayard, 1997.
- LOMMEL A., *Shamanism: The Beginnings of Art*, New York & Toronto, McGraw-Hill Book Company, 1967.
- MARSHACK A., *Les racines de la civilisation*, Paris, Plon, 1972.
- MORWOOD M., ROSS J., WESTAWAY K., *Change and continuity: chronology, archaeology and art in the North Kimberley, Northwest Australia*, <http://web.up.ac.za/sitefiles/file/46/802/Australian%20Archaeology%20and%20Rock%20Art%20PhD%20Opportunity.pdf>, consulté le 4/8/2013.

- NAZE Y., *L'astronomie des Anciens*, Paris, Belin–Pour la Science, 2009.
- PHILIBERT M., *Le Grand Secret des pierres sacrées*, Monaco, Rocher, 1992.
- — « La préhistoire – La grande aventure des origines de l'homme », *Actualité de l'Histoire mystérieuse*, hors série, 1996.
- PIETTE E., *Notes pour servir à l'histoire de l'art primitif*, Paris, G. Masson/gallica.bnf.fr
- POUPARD P. (directeur de la publication), *Dictionnaire des religions*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985.
- PUECH H.-C. (sous la direction de), *Histoire des religions – I**, Paris, Gallimard, 1970.
- RIES J., entrée « Sacré », in : Poupard P., *Dictionnaire des religions*, 1985.
- SMITH N. W., *An Analysis of Ice Age Art: Its Psychology and Belief System*, New York, Peter Lang Pub, Inc., 1992.
- TODERICIU D., « Géomagnétisme des abris rocheux et hominisation », *Kadath*, 103, 2007.
- VANDERMEERSCH B., « La fouille de Qafzeh », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 10, mis en ligne le 24 janvier 2008, <http://bcrfj.revues.org/index1172.html>, 2008, consulté le 4/8/2013.
- VICTOOR J., « L'homme préhistorique de Marshack : un génie en devenir », *Kadath*, 37, 1980.

KADATH ASBL
Avenue des Armures, 91 Bte 8
B-1190 Bruxelles, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn